

France. Pitié donc pour le marquis ! Si vous pratiquez la clémence, Dieu vous récompensera dès cette vie (1). »

— Et Maximilien écoute encore une fois la voix de Léon X.

Henri VIII, à l'instigation du saint-siège, au moment où Louis XII signait avec les Vénitiens le traité de Blois, passait à Calais avec un corps de troupes considérable. Le comte de Shrewsbury assiégeait Térouane ; le duc de Longueville, accouru pour secourir la place, avait livré bataille aux Anglais, et avait été défait à Guinegate, dans cette terrible affaire connue sous le nom de la journée des Éperons. Cependant Louis XII sentait la nécessité de se réconcilier avec le saint-siège ; des propositions avaient été faites au pape. Léon X écrit à Henri VIII : « On vient de m'apprendre vos victoires : j'ai fléchi le genou, levé les mains au ciel et remercié Dieu. Ce n'est pas vous qui avez vaincu, c'est le Seigneur qui vous a donné la victoire : humiliez-vous, et vous vous montrerez digne de votre triomphe. Maintenant, qu'une seule pensée vous occupe : il n'est plus qu'un ennemi que vous deviez poursuivre, le Turc dont il faut dompter l'orgueil. Votre légat vous entretiendra plus longuement à ce sujet (2). »

— Et Henri VIII rappelle ses armées, quitte Lille le 17 octobre, et arrive le 24 à son palais de Richmond (3).

Ce sont là des choses qu'on raconte simplement : les louer, ce serait les gâter.

(1) Maximiliano Mariæ Mediolanensium duci, 2. Id. Jun. — Bembi, ep. 3, lib. III. Voir encore la lettre écrite à ce sujet à Raimond de Cardonné, le même jour, ep. 4.

(2) Regi Britanniarum, v. Id. Oct. — Pet. Bembi, p. 19, l. v. — Voyez, pour comprendre l'âme de ce pontife, la lettre qu'il écrit à Maximilien, de Milan, au sujet des Palavicins, liv. III, lett. 5 ; — la lettre aux Suisses, relative à Octavien Frégose, doge de Gênes, etc.

(3) Roscoë, t. II, p. 213.

CHAPITRE XIX.

SADOLET. — BEMBO. — BIBBIENA.

SADOLET étudia à Ferrare, s'attache à Virgile, puis à saint Paul. — Il part pour Rome, entre d'abord chez le cardinal Caraffa, et, à la mort de ce prélat, chez le cardinal Frégose. — Caractère de Sadolet. — Sa lettre à Mélancthon. — BEMBO se lie à Ferrare avec Sadolet. — Part pour la Sicile et apprend le grec sous Constantin Lascaris. — Retourne à Florence, où il fait connaissance de Lucrèce Borgia. — BEMBO à la cour d'Urbain. — Il compose les Asolani. — Idées esthétiques de Bembo. — Sa théorie sur l'imitation. — Services qu'il rend à la numismatique. — Il protège Pomponace. — BIBBIENA. — Idée de son caractère. — Étudie Plaute, et le prend pour modèle en écrivant la Calandra. — Ses idées artistiques. — Sadolet, Bembo et Bibbiena, trois symboles de la vie intellectuelle que Léon X réunit auprès de sa personne.

I. SADOLET.

Les deux hommes qui contre-signaient de si belles lettres étaient Sadolet et Bembo, que Léon X avait choisis pour secrétaires intimes ; celui qui avait pris une part active aux négociations auprès des cours alliées du saint-siège était Bernard Bibbiena, que le pape avait nommé son légat, et qu'il devait bientôt décorer de la pourpre.

Le Quirinal est borné au nord du Pincio par un vallon où s'étendaient autrefois les jardins de Salluste, à l'est du Viminal, par la vallée de Quirin. La pointe du Quirinal se recourbe par une inflexion légère, au-dessous de l'église des saints Dominique et Sixte. Trois coteaux s'étendaient jusque sur le Quirinal : le Latiaire, le Mutiel et le Salulaire ; le premier, au sud, où sont les monastères et l'église des saints Dominique et Sixte ; le second, où se trouvent les palais Rospigliosi et Pallavicini, et la villa Aldobrandini ; le

troisième, où l'on a construit le palais pontifical (1).

C'est sur la pente du Quirinal qu'habitait Sadolet, avant que Raphaël eût édifié pour l'humaniste cette élégante maison qu'on admire encore à l'extrémité du Borgo Nuovo (2).

C'est là que Sadolet passait presque chacune de ses soirées; c'est le salon en plein vent où il aimait à recevoir ses amis. Il nous a dit, dans une de ses lettres adressées à Colloci (3), les noms de tous ceux qui venaient lui faire la cour, à lui l'un des rois de la pensée de cette époque. Les visiteurs étaient nombreux.

Sadolet (Jacques), né à Modène le 14 juillet 1477, est une de ces organisations robustes, au front large, au teint coloré, aux muscles saillants, à la stature athlétique, telles que les pays de montagnes en produisent ordinairement, et comme Jules Romain en a introduit dans sa bataille de Constantin contre Maxence. Avancé en âge, Sadolet devait ressembler à l'un de ces vieillards que Rubens a placés dans sa Déposition de croix, à la cathédrale d'Anvers. Ainsi que Jules II, il avait adopté l'usage de la barbe; la sienne était longue, touffue, coupée en pointe et surmontée de deux moustaches en demi-cercle. Sans son habit ecclésiastique, il eût été bien difficile de deviner que cette figure ombragée de poils appartint à un humaniste. On eût dit un de ces hommes d'armes, au gantelet de fer, dont sa famille avait le glorieux privilège de fournir le monde (4).

(1) Melchiori, Guide méthodique de Rome. Rome, 1837, p. 87.

(2) Elle porte aujourd'hui le nom de Casa Berti (n° 103). — Rafael von Urbino, von J. D. Passavant, t. II, p. 457.

(3) Jacob. Sadoletus, Epist. Carpent. Angelo Colotio. Ep. Sad. Lugduni, in-8°, 1550, p. 243-251.

(4) Gens antiqua fuit multos jam clara per annos,
Non populi vulgus, sed pars præstantior urbis
Illius antiquæ Mutinæ, Sadoleta propago,
Quæ bello egregios genuit, quæ pace decoros
Atque viros aliquâ semper virtute potentes.

— Jacopo Cagnaccini Ferrarese (poeta). — Tiraboschi, Bibl. Mod., t. IV, p. 418.

Jean, son père, médecin habile, le destinait au droit. A Ferrare professait Nicolas Leoniceno, juriste renommé qui, après sa leçon, réunissait chez lui quelques écoliers, auxquels il récitait des vers latins de sa composition. Il n'est pas rare alors de trouver des jurisconsultes qui cultivent les Muses, témoin Alciati de Milan. Sadolet et Bembo faisaient toujours partie de ces réunions. Il ne paraît pas que ni l'un ni l'autre aient fait de grands progrès dans la science du droit: un penchant impérieux les entraînait tous deux vers les lettres (1). Sadolet avait adopté Virgile pour son poète. Sur les bancs de l'école il s'amusa à versifier: son poème de *Caïo Curtio et Curtio lacu* renferme de véritables beautés. L'enfant excelle à décrire la nature physique; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les trois cents vers de cette muse de seize ans, rarement vous surprendrez le jet aventureux, l'expression figurée, l'image colorée qu'affectionne un écolier: Sadolet est raisonnable jusque dans ses vers.

A dix-huit ans il délaissa Virgile pour Aristote. Quand toutes les belles imaginations de la Renaissance se passionnent pour Platon, la prédilection de Sadolet pour l'austère philosophe est un phénomène psychologique curieux à noter: c'est qu'avant tout le Modénais est logicien, et qu'il prise beaucoup plus la raison que l'imagination. Sa devise d'écolier, qu'il inscrira plus tard sur ses livres, c'est une âme tranquille dans un corps chaste: *sedatus animus, spectati mores*. Or, cette quiétude intellectuelle, ce repos des sens, cette chasteté de termes; il les trouve dans Aristote. Mais il est un philosophe qu'il lui préfère encore: c'est saint Paul, et dès sa jeunesse il s'est appliqué à chercher dans le grand docteur l'explication de mystères intimes dont la révélation seule, du reste, pouvait lui donner la solution complète. Si

(1) Giornale letterario scientifico Modenese, t. III, n° 30. — Fioridibello, Vita Sadoleti, en tête des œuvres du cardinal. Vérone, 1737, in-4°, 4 vol. — Discorso sopra Jacopo Sadoletto, t. VI, fascic. 16, Memorie di religione del prof. Giuseppe Lugli, Modena.

Dieu avait fait naître Sadolet dans un couvent, nous l'aurions surpris, comme Savonarole, méditant la nuit au pied d'un autel, car il était porté de sa nature au mysticisme : mais il est probable qu'il n'aurait pas fait le bruit que fit le frère dominicain, parce qu'il aimait la paix intérieure, et ce doux silence que l'âme qui veut s'approcher de Dieu doit par-dessus tout chercher. Nous sommes contents que son père ne l'ait point envoyé, pour terminer ses études, à Florence, ville paienne, où le souffle du naturalisme aurait peut-être gâté ce qu'il y avait de virginal dans cette candide nature. Il préféra Rome, et il eut raison. La Providence, qui avait ses vues sur l'enfant, le prit par la main dans ce voyage et vint avec lui frapper à la porte du cardinal Caraffa.

Archevêque de Naples, et décoré par Pie II de la pourpre romaine, Caraffa était un chrétien des anciens temps, dont la chaste demeure, *casta domus*, était l'asile de la prière, des bonnes œuvres et des vertus domestiques. Sadolet n'eût pas mieux trouvé dans un couvent. Le prélat, pour lequel il avait une lettre de recommandation, le reçut avec une charité tout évangélique ; enivré, dit un historien contemporain, de la modestie répandue, comme une douce odeur, dans les regards et la figure, le maintien et la parole de l'adolescent (1). Temps heureux vraiment que cette époque de la renaissance, où le maître de la maison regarde dans la sacoche d'un solliciteur, qu'il accueille avec empressement s'il y trouve un auteur latin ! Celle de Sadolet, et jusqu'aux poches de ses vêtements, étaient pleines d'exemplaires de Virgile et de Démosthènes, sortis récemment des presses vénitiennes, et qu'il s'amusait à feuilleter, assis au coin d'un arbre, quand la route l'avait fatigué. A partir de ce jour, il appartient au cardinal. Le prélat voulut en faire un prêtre. Sadolet, qui se sentait une vocation décidée pour

(1) Erat autem in eo juvene præter excellens ingenium, incredibilis quidam pudor ac singularis modestia, quæ non modo in ejus sermone stabat, sed etiam in vultu ipso et oculis eminebat. — Florihellus.

le sacerdoce, se mit à étudier la théologie dans les Pères grecs et latins, et surtout dans saint Thomas. Quelques années après, il prononça ses vœux, vœux d'obéissance et d'amour, pour une Église qu'il devait glorifier moins encore par ses talents que par ses vertus.

La mort vint rompre tôt les liens qui attachaient Sadolet à son bienfaiteur.

Mais il ne resta pas longtemps seul : un autre prélat, l'évêque de Gubio, Mgr. Frédéric Frégose, lui offrit un asile dans son palais. Or ce palais renfermait ce qu'après Dieu et son prochain, Sadolet aimait le mieux au monde : des manuscrits en toutes langues et de tous les âges, des chefs-d'œuvre de l'imprimerie des Alde, de la prose, des vers, des statues, des tableaux, des médailles, et par-dessus tout un beau jardin, bien touffu, et où l'on pouvait se promener et méditer sans être vu ; ajoutez à cela que le maître de la maison entendait le grec, le latin et l'hébreu (1), si bien que Sante Pagnini lui a dédié sa grammaire hébraïque (2) : voilà pour le savant. Quant à l'homme, Bembo en fait une peinture ravissante. Il dit que l'évêque était doux, affectueux, enjoué, et que, quand il parlait, l'oreille était charmée autant que le cœur (3). Pour comble de bonheur, l'humaniste aimait l'Écriture sainte, et saint Paul surtout, qu'il se proposait de commenter. Il ne faut pas croire, comme on l'a souvent répété, que l'exégèse fût une science inconnue avant la réforme ; elle était cultivée en Italie avec succès dans le xv^e siècle ; seulement le mot à racine grecque n'était pas encore trouvé. Qu'importe ! la plante, pour exister, n'a pas besoin d'avoir reçu le baptême du botaniste !

(1) Incredibilis in eo græcarum, latinarum, hebræarumque litterarum scientia. — Sadoletus, Orat. funebr.

(2) Tiraboschi, t. VII, p. 1070.

(3) Nullo cum homine profectò totos dies quàm cum illo libentiùs conficio. Nam cum est perhumanus, lenis, comis, blandus, salibus etiam et lepore omni ac facetiis scatens, tum à gravitate atque prudentiâ, et miro quodam vocis ac verborum multo magis temperamento tranquillitateque nunquam discedit. — Bembo, dans l'éloge de Guidubald.

Disciple, protégé, ami du cardinal Frégose; au milieu de tous ces morts illustres, dont il feuilletait les écrits; en relation avec les artistes qui fréquentaient le palais du cardinal, Sansovino, Fra Giocondo, Soddoma, Bramante, Michel-Ange, Peruzzi; à table ayant pour commensal Bembo; le matin, après la messe qu'il célébrait chaque jour, allant au Campo Vaccino assister aux fouilles ordonnées par Jules II; l'après-midi, dans la rue Longhara, où Raphaël travaille avec ses disciples au palais de Chigi; le soir, sous ses beaux pommiers du Quirinal: quelle félicité nouvelle pouvait rêver Sadolet!

Un savant, M. Péricaud, a peint d'un mot l'humaniste en l'appelant le Fénelon de la Renaissance. Sadolet avouait candidement qu'il n'avait jamais eu la force de haïr.

Un jour, il était alors évêque, il écrivit à Mélanchthon une lettre si pleine de termes affectueux, que le professeur de Wittemberg, émerveillé de tant d'abandon, montra l'épître à tous ses amis. Et voilà Luther qui se met à table à faire l'éloge d'une robe violette, pour la première fois de sa vie, et les Wittembergeois qui croient avoir gagné un évêque; et l'Allemagne protestante qui copie la lettre pour la répandre; et les vieux Teutons restés fidèles à la foi de leurs ancêtres, qui sont sur le point de déplorer une nouvelle apostasie. Jean Faber, alors évêque de Vienne, une de ces belles natures qui ne pactisent à aucun prix avec l'erreur, et qui ressemblent à ce Delfini, général de l'ordre des camaldules, que nous avons vu refusant de saluer Savonarole quand le frère eut osé désobéir au pontife romain; Faber s'émeut, prend une plume, la même peut-être dont il s'était servi tant de fois pour répondre aux hérétiques, et il écrit à Sadolet:

« Mon ami, je vous l'avoue franchement, ce langage si mielleux que vous parlez à Mélanchthon a réjoui plus d'un luthérien et contristé plus d'un catholique. Vous avez cru peut-être que la lettre resterait secrète; voyez combien vous avez été dupe de votre bon cœur: la voilà cette lettre qu'on

se garde bien de cacher, mais qu'on montre à tout le monde, et qu'on accompagne, en la lisant, de commentaires injurieux pour votre dignité. Mon ami, vous vous êtes cru sans doute plus prudent que saint Paul, qui, de retour du troisième ciel, recommandait à Tite d'éviter l'hérétique (1). »

C'était le langage de l'amitié, un peu sévère peut-être, mais plein de franchise. Si Sadolet a péché, qui donc oserait ne pas lui pardonner, en lisant sa réponse à Faber?

« Si j'ai écrit à Mélanchthon, ce n'est pas pour m'en faire un ami, mais parce que j'espérais qu'un langage affectueux le gagnerait à nous, et qu'ensuite il nous serait plus facile de ramener nos frères égarés (2).

» Oui, cela n'est que trop vrai, j'ai pu oublier le sentiment de ma dignité en écrivant à Mélanchthon; je l'oubliais parce qu'il s'agissait de la gloire de Dieu, du salut de mes frères et de la paix de l'Église. J'ai eu tort, je le confesse; j'ai péché, comme vous le dites, parce que je ne connaissais pas assez bien l'homme à qui je m'adressais: mais n'accusez pas mon intention; je voulais par la douceur, en bon chrétien, ramener au bercail du pasteur commun une brebis perdue. Si j'ai loué dans Mélanchthon l'homme de lettres, l'écrivain élégant, le professeur habile, je n'ai jamais voulu prendre la défense de l'hérétique: me serait-il défendu de lui écrire? Les Israélites n'avaient-ils pas commerce avec les publicains? »

(1) Amice, fateor ingenuè: hæc tuâ suavi et blandiloquâ ad mel epistolâ Lutheranos exhilarasti quamplurimos, ne dicam omnes; sed è diverso inconsideratâ tuâ scriptione turbasti et morore multo affectisti catholicos sanè non paucos.

— Epist. Joannis Fabri, ep. Vienn. ad Sadoletum, Mss. Vat., n° 3918.

(2) Cum ad hominem illum scripsi quem tu minimè probas, non in tantum spectavi ut cum illo amicitiam inirem, sed illud etiam magis ut conciliatâ mihi benevolentia quod meæ certe litteræ efficere debuerunt, aditus mihi deindè esset ad hominum illorum animos in optimas partes pertrahendos. — lb.

II. BEMBO.

Un jour, en 1506, dans cette pieuse demeure dont nous avons parlé, Sadolet reçut une lettre charmante de Venise; elle était de Bembo, avec lequel il était en correspondance depuis trois ans (1). Lors de la découverte du Laocoon dans la vigne de de Fredis, Sadolet publia un poème qui excita l'admiration des lettrés. On en avait retenu quelques passages qu'on répétait, comme de nos jours on répéterait le motif d'un opéra de Rossini. Sadolet voulut connaître l'opinion d'un poète; il adressa son œuvre à Bembo, qui lui répondit sur-le-champ : « J'ai lu cent fois votre Laocoon, merveilleux enchanteur! ce n'est pas seulement l'image paternelle que vous faites revivre dans vos vers, c'est la statue que vous montrez à nos regards. Je suis de l'avis de Béroalde; je n'ai pas besoin d'aller en ce moment à Rome pour voir le Laocoon; j'ai devant moi vos vers (2). »

L'amitié de Sadolet pour Bembo datait de l'enfance : tous deux s'étaient rencontrés sur les bancs de l'école de droit à Ferrare, et s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par les mêmes goûts, les mêmes instincts, le même amour de la science. Ils se séparèrent, leurs études finies : Sadolet, comme nous l'avons dit, pour aller à Rome, et Bembo pour courir le monde.

Fils d'un patricien vénitien qui, à Ravenne, avait relevé le tombeau de Dante (3), Pierre Bembo avait appris le latin sous Alexandre Urticio. Son professeur était un habile humaniste, fou de l'antiquité classique, dont, selon lui, tout était à adorer, mœurs, institutions, théogonie, idiome. Il inspira sans doute à son élève ce culte fanatique pour le pa-

(1) Petri Bembi Epist. fam., ep. Jacobo Sadoletto. Venitiis, 1552, p. 90, 94.

(2) Bembo, *ibid.*, p. 92.

(3) Mazzuchelli, Scritt. ital., t. II, part. 2, p. 733.

ganisme, auquel Bembo, devenu cardinal, ne put entièrement se soustraire. Au moment où l'écolier se prépare à faire voile pour la Sicile, on est contristé de le voir se recommander à la protection des dieux (1).

Nous pardonnerions difficilement à l'enfant son invocation païenne, si dans sa lettre il ne se montrait pas aussi reconnaissant envers le vieil Urticio. L'écolier ne peut se consoler de n'avoir pas embrassé son maître avant de partir pour la Sicile. Sur les flots de cette mer qu'il va traverser, il lui manquera quelque chose, la bénédiction de son professeur : cette piété filiale fait absoudre le paganisme de Bembo.

La Méditerranée lui fut hostile; il souffrit pendant la traversée, et plus encore, à chaque débarquement, dans les mauvaises auberges où il était obligé de s'arrêter. Enfin il atteignit Messine, et descendit chez Constantin Lascaris, qui le reçut affectueusement. Il ne faut pas le confondre avec Jean Lascaris, « homme de cabinet, » dit l'auteur de la Vie du cardinal d'Amboise, « qui avait vieilli sur les livres, qui savait le latin aussi bien que le grec, mais qui n'avait qu'une teinture fort légère des affaires du monde; savant de petite mine, d'une avarice sordide, qui affectait dans sa table, dans ses meubles, dans ses habits une pauvreté étudiée (2). » Bembo fait un autre portrait de Constantin, qui le reçut avec autant de cordialité que de générosité (3).

Il se livra sous ce maître habile à l'étude de la langue hellénique avec une véritable passion, et trois ans ne s'étaient pas écoulés, qu'il écrivait en grec avec une pureté de style tout attique. Ce n'était pas seulement des signes graphiques qu'il était venu demander à Lascaris :

(1) Itaque cras navi ad Fossam Clodiam, quod velim dii approbent, reliquum iter in equis conficiemus. — Ep. Pet. Bembi Joann. Alex. Urticio præceptori, 1492.

(2) Vie du cardinal d'Amboise, par M. L. L. G. Amsterd., 1726, in-4°, p. 357-358.

(3) Qui nos excepit libentissimè et liberaliter. — Ep. Bembi Bernardo Bembo patri, 1492, p. 5.

d'une famille riche, il allait à la recherche des manuscrits anciens, des vieux tableaux byzantins, des statuettes ou des médailles de l'ancienne Grèce, et chaque jour il augmentait ses trésors. Les courtiers d'antiquités, à cette époque, étaient ordinairement des Israélites, qui faisaient métier d'acheter à vil prix et de revendre fort cher ces reliques dont l'humaniste était lui-même si curieux. Quand il dit adieu à Lascaris, Bembo embarqua dans son vaisseau un véritable musée de peinture et de sculpture.

Il avait alors environ vingt-six ans, et passait pour un des premiers hellénistes de l'époque. A vingt-huit ans, il revint à Ferrare, où le duc Alphonse et la princesse Lucrece, sa femme, le reçurent avec empressement. Lucrece Borgia, qu'on a chargée de crimes que n'ouït peut-être jamais l'oreille d'un casuiste, était alors dans toute la fleur de l'âge. Ce n'était pas seulement, si l'on en croit Bembo, « une des étoiles du ciel italien, » un modèle de grâces, une beauté qui l'emportait sur Hélène, mais une jeune femme qui à tous les dons de la nature avait su joindre ceux de l'âme : Florentine par son doux langage, poète dont les neuf Muses auraient avoué les chants (1); une autre Lucrece, ajoute l'Arioste (2).

Bembo lui dédia ses *Asolani*. Dans la dédicace de cet ouvrage, l'auteur célèbre avec enthousiasme les charmes,

(1) Ad Lucretiam Borgiam :

Prima meum atque ævi sidus spectabile nostri
Tantum anima quantum Borgia fronte micat :
Et tibi cum facie non certet Agenore nata,
Non Helena Idæo rapta Lacæna Pari.
Te tamen in studia et doctas traducis in artes,
Nec sinis ingenium splendida forma premat.
Sive refers linguâ modulatum carmen hetruscâ,
Crederis hetrusco nata puella solo;
Seu calamo condis numeros et carmina sumpto,
Illa novem possunt scripta dicere Deæ.

(2) La cui bellezza ed onestà preporre
Debbe all'antiqua la sua patria Roma.

Orl., canto XLII, st. 83.

l'esprit, le savoir et les vertus de la duchesse. On se demande comment un jeune homme tel que Bembo, riche, de noble race, connu déjà dans le monde littéraire, aurait osé, à la face de l'Italie, chanter une femme qui eût ressemblé au portrait qu'en ont tracé Sannazar et Pontano. Si ce que Burchard en a dit est vrai, c'était quelque chose d'abominable ! Lisez : voilà Giralaldi qui la regarde comme une femme accomplie; l'austère Serassi qui lui donne toutes les vertus (1); l'Arioste, qui, dans son épithalame, la compare, sous le rapport des charmes et des mœurs, aux femmes des temps modernes ou anciens, célébrées par l'histoire et la fable (2); Antoine Cornazzi, qui lui dédie son poème en terza rima sur le Christ et la Vierge (3) : comment ne pas douter ? Quelqu'un qui s'aviserait de recueillir les témoignages contemporains favorables à Lucrece, formerait un livre d'hymnes comme on n'en composa jamais à la louange d'une femme (4).

Si l'on veut que ce problème historique soit insoluble, il sera bien difficile de ne pas reconnaître la protection et les services qu'elle rendit aux savants. Sa cour était l'asile des lettrés. Un humaniste est-il atteint par la pauvreté, s'il a le courage de l'avouer à Lucrece, il est bien vite secouru. A-t-il une autre grâce à demander : cherche-t-il une femme qui l'écoute; Lucrece est là, jeune, belle, parée, qui fait réciter au lettré ses vers ou sa prose, le soir le présente à la cour, le lendemain l'introduit dans le grand monde, et ne le laisse pas partir sans lui donner des marques d'une munificence toute royale.

(1) Donna bellissima, gentile ed ornata d'ogni virtù. — Historie Ferraresi, lib. x, p. 198.

(2) Pulchra ore, et pulchris æquentem moribus, aut quas
Verax fama refert, aut quas sibi fabula finxit.
Epith. carm. ill. Poet. Ital., vol. I, p. 344.

(3) Tiraboschi, vol. VI, parte 2, p. 16.

(4) Roscoe a placé à la fin du t. I de sa Vie de Léon X une dissertation sur le caractère de Lucrece Borgia, où il s'attache à réfuter les calomnies imaginées contre cette femme, p. 365-388.

C'est sous l'inspiration de cette muse que Bembo commença ses *Asolani*, qu'il vint achever au sommet d'une montagne, dans le château d'Asolo (1).

Les *Asolani* obtinrent un grand succès; on dit que Bembo s'était proposé d'imiter les *Tusculanes*: assurément ni le sujet ni le ton de ces deux ouvrages ne se ressemblent: et c'est un malheur pour Bembo.

Si l'on a vu le tableau de Winterhalter, on peut se faire une idée de la scène des *Asolani*. C'est le soir, comme dans le décaméron du peintre; une foule de jeunes filles et de jeunes hommes assis sur la mousse, au bord d'une claire fontaine, devisent de choses et d'autres. Les héros de cette pastorale sont: Gusmondo, Lavinello, Bérénice.

Voici comment un de nos plus anciens écrivains, Jean Martin, secrétaire du cardinal Lenoncourt, a décrit le jardin enchanté où Bembo a rassemblé ses personnages:

« Il estoit my parti en quarré par une belle treille de vignes large et ombrageuse, qui seruoit d'allée de toutes parts et faisoit tout le circuit de la muraille, estoffée de pierre uiue, espoisse et de longue estendue, où ny auoit qu'une seule ouuerture respondante sous l'un des bouts de la treille, au devant de laquelle se trouuoit une haye de grenadiers druz et serrez surpassant en hauteur la poitrine d'un homme; et au demeurant fort délectable à regarder pour sa continuelle égalité si bien proportionnée qu'il ny auoit que redire; de l'autre costé, tout au long du logis de la royne, y auoit un beau rang de lauriers feuillez qui faisoient un demi-arc sur l'allée, tant mignonement appropriez par le jardinier qu'il sembloit qu'aucune des feuilles n'osast passer leur ordre commandé (2). »

(1) Asolo adunque vago e piacevole castello posto negli estremi gioghi delle nostre Alpi sopra il Trivigiano. — Gli *Asolani*, lib. 1.

(2) Les *Azolains* de Mgr Bembo, de la *Nature d'amour*, traduits de l'italien par Jean Martin, secrétaire du cardinal Lenoncourt, tierce édition, Lyon, chez Guil. Rouille, à l'Escu-de-Venise, 1552.

Bembo ressemblait à Pic de la Mirandole, que le grand air inspirait. Il voulut connaître la cour d'Urbain, le rendez-vous de tout ce qui s'était fait un nom dans les lettres ou dans les arts (1). Le duc d'Urbain connaissait ses auteurs classiques comme un écolier de l'université de Padoue, parlait avec une rare pureté le florentin, expliquait Homère à livre ouvert (2), s'entendait en peinture, en sculpture, et savait assez la philosophie platonicienne pour disputer avec ses hôtes illustres. Elisabeth, sa femme, elle aussi, avait étudié Platon, non pas en pédante, mais en artiste: elle lisait les vers avec une voix qui allait à l'âme.

Castiglione, dans son livre du *Courtisan*, *il libro del Cortegiano*, a recueilli quelques-unes de ces causeries philosophiques qui avaient lieu dans le salon du prince. On y faisait parfois de l'esthétique, et il est curieux de connaître certaines théories de notre écrivain sur la nature du beau. L'opinion de Bembo différait peu de celle de Savonarole, c'est-à-dire de Thomas d'Aquin, que le moine de Saint-Marc avait si bien pratiqué. Il disait que le beau n'habite qu'en Dieu; que, pour l'obtenir, il fallait prier; il ajoutait que le beau renferme nécessairement le bon; il faisait du beau un cercle dont le bon est toujours le centre. Et comme une sphère ne saurait exister sans un centre, continuait-il, le beau paraît inséparable du bon; d'où il suit que rarement une âme méchante habite un beau corps. Pour prouver sa théorie, il disait à des auditeurs: Regardez le ciel; tous ces astres qui nous envoient la lumière remplissent cette double condition, ils brillent et ils servent. Abaissez vos regards sur la terre; les arbres qui se couvrent des plus belles fleurs sont aussi ceux qui produisent les plus beaux fruits. Puis il mon-

(1) Vita di Mons. Bembo brevemente descritta da Tomaso Porcacchi, con alcune annotazioni di Pierantonio Serassi, en tête des *Rime* di Pietro Bembo. I. Berg., anno 1744, in-8°. — *Agonisti, Scrittori Veneziani*, t. 1, pref.

(2) Roscoe, t. 1, p. 101.

trait le vaisseau près de prendre la mer, et faisait remarquer combien le mât, la proue, les voiles, la coque charment l'œil non-seulement du marin, mais de tout homme étranger à l'art nautique. Et se laissant entraîner à sa nature poétique: «Ciel, terre, mers, fleuves,» disait-il, «tout chante cette essence divine en qui la beauté s'unit toujours à la bonté: peintres, poètes, orateurs, sculpteurs, philosophes, voulez-vous arriver à la beauté, allez à Dieu: la beauté, sachez-le-bien, est le triomphe de l'âme sur le corps (1).»

Bembo croyait ne rester à la cour d'Urbin que peu de temps; mais il y trouva tant de séductions, que pour lui les mois, puis les années s'écoulèrent sans qu'il s'en aperçût. Le palais du duc était comme un caravansérail où s'arrêtaient à chaque instant des capitaines, des courtisans, des peintres, des humanistes et des savants. C'est là qu'il se lia avec Castiglione, avec Raphaël, avec Julien et Jean de Médicis (2). Le spectacle des montagnes dont Urbin est entouré avait développé dans le Vénitien les germes de poésie qu'il apportait en naissant. On le vit abandonner un instant la langue latine pour écrire en italien. Il avait promis de réhabiliter le toscan, et il tint parole. Il prit pour modèle Pétrarque, dont il rappelle souvent la grâce, et plus souvent encore la mignardise (3): la langue qu'il parle est claire, limpide, harmo-

(1) Dico che da Dio nasce la bellezza, ed è come circolo di cui la bontà è il centro: e però come non può esser circolo senza centro, non può esser bellezza senza bontà: onde rare volte anima mala abita bel corpo, e perciò la bellezza estrinseca è vero segno della bontà intrinseca, e nei corpi è impressa quella grazia più o meno quasi per un carattere dell' anima, per lo quale essa estrinsecamente è conosciuta: come negli alberi, ne quali la bellezza de' fiori fa testimonio della bontà de' frutti, e questo medesimo interviene nei corpi.... però la bellezza è il vero trofeo della vittoria dell' anima, quando essa con la virtù divina signoreggia la natura materiale, e col suo lume vince le tenebre del corpo..... — Il libro del Cortegiano, t. II, p. 188-90, Milano, 1803, in-8°.

(2) Mazzuch. Scritt. d'It., art. Bembo, t. IV, p. 739, in-folio.

(3) Bettinelli, del risorgimento d'Italia negli studj, p. 105.

nieuse. Après plus de trois siècles, on répète encore dans l'Ombrie quelques-uns de ses sonnets. Mais il n'abandonnait pas la langue latine: il y revenait quand il avait à célébrer ses bienfaiteurs, le duc et la duchesse, qu'il pleura dans une oraison funèbre où le cœur est encore plus éloquent que le style (1).

Bembo était en quelque sorte la personnification du paganisme, à l'aide duquel il voulait opérer la rédemption intellectuelle de la société. Bembo, et avec lui beaucoup de nobles esprits, croyait que les lettres ne pouvaient revivre qu'au moyen d'une formule toute latine qu'il avait trouvée dans Cicéron: c'est par Cicéron qu'il pensait racheter l'homme de ces ténèbres où la scolastique le tenait, dit-on, captif. L'homme, c'est là sa théorie esthétique, ne peut plus créer, il est condamné à imiter; qu'il calque donc, et dans sa reproduction plastique il trouvera et le mot et l'idée; mais c'est par le signe matériel qu'il arrivera à l'esprit. On voit qu'il est loin de cette doctrine spiritualiste qu'il enseignait, lorsqu'il était plus jeune, à la cour d'Urbin.

La théorie littéraire qu'il a développée dans une lettre sur l'Imitation (2), adressée à l'un de ses amis, a quelque chose de spécieux. Au moment où les humanistes étudiaient avec une passion si fervente les beaux écrivains de Rome, il s'était demandé quelle personnalité antique il fallait faire revivre, et il avait choisi Cicéron; bien différent de quelques-uns de ses amis qu'il avait combattus, et qui voulaient que le style latin moderne fût omnicolore.

Bembo exigeait donc qu'on s'attachât à un écrivain païen, mais du beau siècle, et qu'après une contemplation calme, une étude patiente, une lutte obstinée, on essayât de lui dérober le secret de son style, comme on prend à force de travail la manière d'un peintre. Il disait, après Lazare Buona-

(1) De Guido Ubaldo Feretrio, deque Elisabethâ Gonzagâ, Urbini ducibus.

(2) De Imitatione epist.